

**CONGRÈS INTERNATIONAL DE
CONVERGENCE, MOUVEMENT LACANIEN POUR LA PSYCHANALYSE FREUDIENNE**

Barcelone, les 24, 25, 26 et 27 mai 2023

25 ans après la fondation

QUELLE ÉTHIQUE POUR LA PRATIQUE PSYCHANALYTIQUE AUJOURD'HUI ?

argument

Au cours de ces quarante dernières années, il y a eu une série de changements politiques, sociaux et techniques typiques de la phase néo-capitaliste dans laquelle nous vivons, qui affectent à la fois les sujets qui nous consultent ainsi que nous-mêmes, étant donné que nous sommes, tous, des sujets divisés par cette civilisation scientifique.

Lacan a donné une formule du discours capitaliste qui, en réalité, n'est pas un vrai discours dans la mesure où le lien social n'est plus lié à l'impossible. Au contraire, les médias et les réseaux sociaux alimentent l'illusion que tout est possible. Le « achetez aujourd'hui, et payez plus tard » pousse à la consommation de toutes sortes de biens, générant une dette énorme et dans de nombreux cas impayable, tant pour les particuliers que pour les entreprises et les nations. Aujourd'hui, nous sommes loin des critères d'avant la Seconde Guerre mondiale, dans lesquels nos grands-parents et nos parents épargnaient jusqu'à pouvoir acheter ce qu'ils voulaient. Il n'y a plus d'étalon monétaire auquel se référer et les marchés sont lancés dans une fuite en avant qui crée de nouvelles bulles spéculatives. Pendant ce temps, les inégalités et la destruction de la planète ont atteint des extrêmes rendant le retour difficile. La similitude de tout cela avec le fonctionnement d'un sujet maniaque est patente.

Dans ce contexte, l'imaginaire gagne énormément en importance. L'égoïsme – maladie du narcissisme – est à l'ordre du jour. Le corps et son image sont cultivés et modelés, non seulement par les diètes et le sport, mais aussi par la chirurgie plastique, qui ne sert plus seulement à améliorer l'image mais à changer de sexe.

L'impératif est d'avoir une bonne performance à tous les niveaux pour réussir au travail, dans les relations sociales et familiales. Dans de nombreux cas, on a des enfants parce qu'on est censé en avoir, ou pour satisfaire l'égoïsme des parents, et non en raison d'un désir inconscient de payer la dette symbolique.

Nous sommes dans une civilisation qui pousse à la jouissance, induit l'angoisse de dépersonnalisation et la dépression, circonstances qu'on tente de juguler avec des objets de consommation, des drogues ou des médicaments psychopharmaceutiques. Des alibis

qui ne font qu'approfondir l'irresponsabilité du sujet vis-à-vis de sa souffrance et de son désir.

Comment tout cela a influencé la pratique des psychanalystes ?

La psychanalyse est contestée à la fois par les neurosciences et le cognitivisme, et diverses psychothérapies lui font concurrence. Dans certains pays, il y a une tendance à l'exclure des établissements de santé ou d'enseignement, et elle n'a plus le même prestige qu'auparavant auprès des psychiatres et des psychologues.

En plus, à de nombreuses reprises, les consultations que nous recevons se limitent à une demande de résolution – rapide si possible – de l'angoisse ou du symptôme, et rares sont les analysants qui assument leur propre malaise et souhaitent entreprendre une analyse.

Les enseignements de Lacan sur le désir de l'analyste, désir qui nous conduit à prendre la place de cause, vis-à-vis de l'analysant, guidant ainsi notre écoute et nos actions, et sur le discours psychanalytique comme l'envers du discours du maître, nous ont fourni des éléments fondamentaux pour la pratique psychanalytique. Ils introduisent une éthique du désir qui se distingue clairement de toute morale, pointant la responsabilité du sujet vis-à-vis de ses décisions et de ses actes.

Mais lorsqu'il n'y a pas de volonté décidée de la part de l'analysant de prendre en charge sa propre analyse, le désir de l'analyste, est-il suffisant ? Dans un monde où les relations amoureuses sont devenues « liquides » dans de nombreux cas, ne se produit-il pas quelque chose de semblable avec le transfert ? Quel effet cela a-t-il sur la formation des analystes ? Est-ce qu'il n'y a pas aujourd'hui une diminution significative de la fréquence des séances d'analyse ou de contrôle ?

Last but not least : quelles sont les conséquences des séances en ligne – qui se sont généralisées avec la pandémie – dans la pratique des analystes et dans l'élaboration des analysants ?

Ce Congrès vise à ouvrir un débat sur ces questions et d'autres qui peuvent survenir en relation avec l'éthique qui guide notre pratique, en fonction de la subjectivité de notre temps.

Marcelo Edwards

VIII^e Congrès Convergencia

Quelle éthique pour la psychanalyse aujourd'hui ?

Comment l'analyste peut-il « porter la parole » aujourd'hui ?

(intervention au Congrès de Barcelone, au titre du Cercle freudien)

Pierre Boismenu

Le titre du colloque comporte trois termes qui spécifient la question posée au sujet de « la psychanalyse » : éthique, pratique, aujourd'hui.

Dire **pratique** (analytique) souligne qu'est ici engagé l'exercice même du « psychanalyser », et non une discussion académique sur « la théorie » – du moins pas la théorie en elle-même et directement, si on accorde qu'il n'y a pas de pratique analytique purement empiriste ou spontanée et que sauf à se régler sur des préjugés inaperçus, elle est toujours déjà « informée » par certaines théorisations. Ceci dit, *pratique* est ici au singulier, alors qu'on sait bien qu'il y a toutes sortes de modalités *pratiques* analytiques et qu'on n'a pas attendu aujourd'hui pour se déprendre du stéréotype de la « cure-type » (cf. Lacan : *Variantes sur la cure-type*). En mettant pratique au singulier, on nous invite à nous référer à ce qu'on suppose d'invariant de la pratique analytique au travers de ses variétés « techniques », de ses lieux et dispositifs déjà devenues variables depuis qu'elle est née. Si donc on la questionne par rapport à « aujourd'hui », ce n'est pas simplement parce qu'un nouveau contexte engagerait à envisager une nouvelle variation « technique », mais qu'elle pourrait mettre en question *l'orientation* pratique analytique elle-même, qui n'est pas qu'une « technique » mais engage vers une éthique.

Éthique (de la pratique analytique) : c'est Lacan qui en a imposé le terme (séminaire *L'Éthique*) par une double rupture : avec les *morales* sociétales de toute sorte et avec les *déontologies* professionnelles. Avec les *morales* qui concernent non une pratique particulière, mais des lignes de conduite des sujets en société et qui, au-delà de leur variété (de forme et de contenu), sont toutes réductibles à des « services du Bien », le cas de Kant en situant une limite intéressante puisqu'elle entrouvre la porte vers une subversion possible (*Kant avec Sade*). Avec les *déontologies* aussi, pour autant que celles-ci ne font que dessiner un « cadre » plus ou moins rigide qui reste finalement technique, fait de procédures au service de finalités déterminées par ailleurs et non questionnées, soit ignorées soit implicitement reflétées dans le cadre en question.

Interroger donc *l'éthique de la pratique analytique* comme nous y invite le Congrès au regard de *l'aujourd'hui* suppose d'une part qu'on se donne la peine de repréciser pour nous-mêmes en quoi consiste cette éthique déjà supposée établie, et d'autre part, de se demander si et comment l'aujourd'hui, le contexte actuel de notre exercice, la remet en question.

Pour le premier point, on a évidemment des réponses, mais pas si claires et simples que ça (heureusement, peut-être !). Pas simple en particulier d'en dégager des axiomes ou principes qui ne sont pas que des reconductions ou généralisations de modalités tenant à des contextes d'époque ou de situations particulières. On a des formules comme « éthique du désir » ou « éthique du réel », peut-être déjà pas évidentes à articuler entre elles, en tout cas à revisiter si on ne veut pas se contenter d'en répéter rituellement les formules.

Pour le second point, on pourrait prendre la question de l'incidence de l'aujourd'hui sur l'éthique de l'analyse telle que portée par l'analyste sous deux « faces » : soit simplement comme ce qui vient perturber, entraver, gauchir notre pratique *comme de l'extérieur* et vis-à-vis de quoi il s'agit de défendre ou du moins raffermir celle-ci, quitte à en ré-énoncer les principes ; soit (ce qui me paraît être plutôt l'ambition de la question du titre) se demander (sans préjuger forcément de la réponse) s'il y a lieu de modifier ou enrichir ou compléter ce qui s'est jusqu'ici élaboré en matière d'éthique de la pratique ; après tout, si on suit le parcours de Lacan, par exemple, la mise en avant de plus en plus insistante dans les dix dernières années de l'instance de la jouissance, permet-elle de *simplement* reconduire (sinon l'effacer) l'éthique comme éthique du désir ?

À mon sens, il ne s'agit sans doute pas d'une simple alternative entre ces deux façons d'entendre l'enjeu de la question, il s'agit de ne pas s'enfermer entre d'une part une crispation rigidifiante sur de supposés acquis qui enfermerait dans une posture défensive, une nouvelle « orthodoxie » au risque de se déconnecter du « monde » dans lequel, qu'on le veuille ou non, la psychanalyse prend socialement place, car si elle est « excentrique », elle n'est pas « extraterritoriale », et d'autre part une « ouverture » tous azimuts à l'air du temps, une nouvelle adaptation à la « réalité » du moment, comparable à celle que, dans les années 60, Lacan a combattue, sinon qu'elle est devenue en 2023 la « *post-modern way of life* ». La réponse n'est pas aisée et suppose d'y travailler, mais encore faut-il en supporter d'abord l'ouvert du questionnement.

L'aujourd'hui surtout est à questionner, c.-à-d. le contexte sociétal voire « civilisationnel » dans son incidence directe sur les modalités voire la possibilité d'existence de notre pratique elle-même, et indirectement sur les modalités psychiques des individus sociétaux que nous sommes et recevons. Là encore on peut le prendre de façon plus ou moins radicale.

On peut se focaliser sur des aspects particuliers, voire des « détails » ou des conjonctures qui, certes, peuvent avoir éventuellement des effets profonds sur le travail, comme la question qui revient souvent (à juste titre mais à mon sens à courte vue) de l'usage du téléphone pendant la pandémie : mais on en resterait là au plus près de difficultés « techniques », pas tellement différentes de celles que le mouvement analytique a rencontrées depuis sa création séculaire et qui l'a amené à faire évoluer et diversifier ses manières de faire, de ne pas, par ex., maintenir forcément des cures de six mois à cinq séances par semaine, etc.

Mais on peut aussi entendre dans le « aujourd'hui » une mutation civilisationnelle (ou barbare ?) qui va beaucoup plus loin dans la remise en cause de ce qui a fait le lit sociétal pour le « divan ». Après tout, Lacan semble bien en avoir eu l'appréhension, sinon la conceptualisation dans les années 70, ne serait-ce (mais pas seulement) qu'avec l'invention du 5^e discours dit capitaliste (auquel fait allusion l'argument), lequel n'est pas qu'un rajout aux quatre, mais vient en perturber sérieusement la « ronde » entre eux qu'était censée assurer le nouveau venu discours de l'analyste, pas sans faire place à de l'impossible (réel), alors que le DC (associant discours du maître au pouvoir et puissance technoscientifique) prétend « tourner rond » sans butée et « *se consumer jusqu'à se consumer* ». Ce qui ne signe pas forcément l'inexistence ou l'obsolescence du discours analytique, mais contraint à en repenser l'effectivité dans ce nouveau contexte sous peine de disparaître (mort de la psychanalyse que Lacan pouvait envisager).

Est-ce que ça touche pour autant l'éthique de la pratique ? Est-ce qu'il s'agit de la défendre fermement, de la retoucher, de la déplacer, de la refonder ? C'est notre question, ouverte. Les réponses en passent (sans y rester : la psychanalyse n'est ni une sociologie, ni une anthropologie, ni une philosophie, encore moins une politique comme telle qui prétendrait intervenir dans le collectif) par le fait de s'aviser sérieusement du « nouveau monde » qui nous vient, et d'essayer de prendre la mesure des bouleversements dans l'actuel et spécifiquement de ce qui, parmi eux, a incidence sur ce que nous faisons en proposant des analyses aux individus plus ou moins déboussolés qui nous viennent encore et qui font encore, pour le moment, l'essentiel de notre « clientèle », ou qui pourraient nous venir (ou pas si nous restons sur nos acquis) sur d'autres bases que celles que nous connaissons.

Que peut-on dire *a priori* ?

D'abord qu'il s'agit de mettre en relief *la fonction de la parole* dans notre pratique. Ça n'a rien de nouveau, et on peut s'appuyer en particulier sur *Variantes de la cure type*, et cette formule clé de Lacan que l'analyste « *porte la parole* » de l'analysant. Pas nouveau, mais à renouveler au regard du nouveau monde qui point, celui où domine de plus en plus l'inflation des images et « icônes », qui non seulement court-circuitent la parole et son arrimage au registre symbolique, mais coupent court aussi au registre imaginaire lui-même comme espace-temps où un sujet peut trouver à se régler *entre* la captation dans l'image aliénante du corps *et* la référence à la voix-regard de l'Autre *en écho* : c'est ce *jeu* propre à l'opération narcissique au sens freudien (reprise dans le stade du miroir et radicalisée par Christian Fierens dans son livre *L'âme du narcissisme*) et l'effectivité (parfois sa puissance créative comme chez les enfants) du registre imaginaire lui-même qui tendent à être forclos par la prégnance de l'image pure, pas seulement dans les réseaux Internet, mais dans la profusion publicitaire ou les grosses machineries d'imaginaire en *ready-made* comme Disneyland... Rappelons que le narcissisme au sens

freudien n'est pas ce qui arrive à Narcisse dans le mythe tel qu'il se raconte le plus souvent qui, sourd à Écho, se perd dans le pur scopique de son reflet..

Mais, pour en revenir à la parole, ce n'est pas tout, car notre nouveau monde est aussi, « en même temps », celui où est promu de parler-parler-parler, notamment dans les dites « cellules de crise » où se précipitent les psychologues après des événements supposés traumatisants ; ou aussi bien sur des médias où les auditeurs sont invités à s'exprimer « en toute liberté », c'est-à-dire « en roue libre », comme le discours capitaliste de Lacan est dit « tourner rond » ; ou encore dans les réunions ou séminaires » organisés par le management d'entreprise, voire d'État, pour que chacun se « défoule » en prenant la parole. Parlez, parlez, dit-on, et puis quoi ? Rien, personne n'écoute. Ce que la psychanalyse peut faire valoir, ce n'est pas cette « parole libre », libre de tout écho faisant butée d'où en « renvoyer le message inversé », c'est une parole *adressée*, adresse qui, sinon *lui* répond conformément à la demande de la « comprendre », de faire « like » ou son contraire, mais *en* répond, lui donne en retour moins consistance d'être acquiescé dans ses dits que du moins assure l'ex-sistence au dire, une reconnaissance d'avoir parlé : on n'aura parlé que d'être entendu, fût-ce le plus souvent malentendu. C'est en ce sens que peut s'entendre la formule précitée : *l'analyste porte la parole*. Non pas comme un média qui la disperse à tout vent, le supposé parlant cherchant dans le plus grand nombre de signes de « suiveurs » une assurance toujours déçue (sinon parfois rentabilisée financièrement), mais comme un tenant du symbolique qui ne l'inscrit d'ailleurs pas dans un « Ordre » mais fait *portée* au fait de dire.

Et cliniquement, je le constate : des patients viennent actuellement, par-delà des expériences « thérapeutiques » de toutes sortes, y compris comportementalistes, et malgré une langue préfabriquée qui les aura « catalogués », et peuvent trouver une tout autre écoute, ni muette ni bavarde, plutôt comme me disait un analysant qui « parle le silencieux », c'est-à-dire fait entendre sa voix à l'analysant. La parole qu'on peut faire valoir, ce n'est pas la licence de « s'exprimer », de vider son jus comme un citron sur le presse-citron, c'est un accès à l'ex-sistence qui tient au dire, y compris gestuel.

Et c'est aussi par là qu'on peut rejoindre la question de ladite présence de l'analyste, qu'on a évoquée en rapport avec l'usage du téléphone, de Skype ou des SMS, car cette parole qui s'adresse suppose un autre, qui comme incarnation de l'Autre de la parole soit là *en corps*, même et surtout s'il n'est là qu'à s'absenter – l'entendre sous sa forme *verbale*, à savoir un processus d'absentation, pas sans mobiliser des affects circulant entre eux. De ce point de vue, le propre de l'expérience analytique n'est pas de constituer simplement un duo mais une « dyade », où les « deux » sont en dissymétrie, l'être-là de l'analyste s'éminçant en objet-voix *portant la parole* de l'autre (au sens de s'en faire « portée » comme dans l'écriture musicale, et non de s'en ériger « *porte-parole* »), et l'autre là, les analysant en venant à prendre voix qui « l'auto-nommise ». Je l'écris avec deux m pour faire entendre « nommer », par différence avec ce qui tend à se jouer dans le monde d'aujourd'hui par la promotion de « l'autonomie » conçue comme individuation pleine de soi, auto-entreprise de soi-même ou auto-crédation de sa vie

forçant l'Autre et réduisant les autres qui pourraient le symboliser à des rivaux et qui à la limite confine dans l'idéologie libertarienne – cf. Elon Musk en figure délirante...

Une deuxième dimension de la méthode-éthique de l'analyse, c'est celle du *temps*. Je n'en esquisserai ici que deux aspects.

Une des caractéristiques de notre époque, c'est la vitesse, la célérité jusqu'à l'immédiateté promue pour toute activité, et attendue fébrilement d'une thérapie. Il me semble qu'éthiquement, dans notre pratique, on ne doit pas céder sur l'institution analytique d'un *temps pour élaborer*, un temps non comptable, qui offre non seulement un espace (dyadique, cf. plus haut) mais une temporalité indéterminée *a priori*, sinon sans scissions des séances, où est évidée l'obsession numérique : le temps qu'il faut. Ce n'est pas facile cliniquement d'y arriver avec ceux qui viennent avec des demandes bien arrêtées et des exigences de « résultat » à court terme, et cela suppose sans doute d'inventer des manières de faire dans les « entretiens préliminaires » auxquels ne nous avaient pas habitués les « années glorieuses » où les demandes d'analyse étaient d'emblée pré-formées par une culture y préparant et où n'était pas dénigré, *a priori*, le sens d'un « travail » à faire.

Un autre aspect de la dimension du temps serait ce que j'ai envie d'appeler le *réel du temps*, c.-à-d. son irréversibilité. Ce n'est pas nouveau qu'on cherche à le nier, mais notre nouveau monde et la « subjectivité d'aujourd'hui » qu'il produit viennent, me semble-t-il, en accentuer le déni, soit en cherchant à en prolonger indéfiniment le cours, jusqu'au délire transhumaniste qui prend le relais des religions par des moyens technoscientifiques, soit, plus couramment, plus névrotiquement, en s'attachant subjectivement à faire comme si tout ce qui se passe était réversible, qu'on pouvait toujours soutenir que « tout est possible », ou qu'il le reste même après un événement qui a fait passer à autre chose : pas nouveau là encore, mais qui trouve désormais à s'appuyer sur le discours dominant... Or une psychanalyse ni ne nie la mort ni n'encourage au « retour »

VIII^e Congrès Convergencia

Quelle éthique pour la psychanalyse aujourd'hui ?

Une éthique du « parlêtre » (Lacan)

Annick Galbiati

En 1966, dans le texte des *Écrits* intitulé « La science et la vérité », Lacan associe étroitement la psychanalyse à la naissance, au XVII^e siècle, de la science moderne ; sans laquelle, affirme-t-il, la découverte freudienne n'aurait jamais pu se produire.

En s'affranchissant en effet de la question du sujet, la science au sens moderne du terme a fait un pas décisif et connu un prodigieux essor ; tout en étant bien incapable de nous dire où est le bien, où est le mal, ni « jusqu'où aller trop loin », d'où, de nos jours, la création et multiplication de « comités d'éthique ».

Si la démarche scientifique n'a alors plus rien voulu savoir de la dimension subjective, cette dernière, pour Lacan, a fait retour deux siècles plus tard par le biais de la clinique.

« Laissez-moi parler », disaient les hystériques à Freud inaugurant la « *talking cure* ».

Ce fut le début des découvertes de la psychanalyse. À commencer par l'existence d'une structure inconsciente dans laquelle chaque « vivant parlant » dans sa singularité, se trouve pris avec son corps « au point qu'il n'y serait pas faute d'en pouvoir parler », précise Lacan dans *Radiophonie*.

Le sujet de la psychanalyse est un sujet divisé, divisé par la parole et le langage. En tant que « *parlêtre* » il a à s'insérer dans une dimension symbolique où il se trouve pourtant déjà inscrit avant sa naissance.

Cette inscription a un coût, celui d'une perte de jouissance radicale dans la relation à l'autre et à son corps.

Et cette jouissance perdue, perdue à jamais, dite par Lacan « petit a », cause chez le sujet un désir repéré par Freud comme indestructible ; un désir qui, lorsqu'il est trop en souffrance, se transforme en symptôme.

Les symptômes toutefois évoluant et disant sans doute aussi quelque chose de l'époque où ils apparaissent, notons que depuis Freud et même Lacan, ceux-ci ont pris des formes nouvelles : sous l'effet en particulier d'une certaine érosion de la dimension

symbolique au point que le réel, dans une sorte de coalescence avec l'imaginaire, se manifeste aujourd'hui de façon quelque peu envahissante.

Le phénomène de l'addiction, par exemple, en croissance exponentielle, s'est démultiplié. Il se décline désormais et se diffuse selon les modalités les plus variées. Tel le paradigme d'une sorte de rapport hypnotique à l'objet, il met en jeu directement le réel du corps ; non sans aller jusqu'à lui porter atteinte...

Un autre grand « trouble » venu des États-Unis, reprenant à sa façon la *French Theory*, parcourt aujourd'hui notre société : un *Trouble dans le genre* ainsi désigné en 1990 par Judith Butler. Un trouble toutefois relativisé en tant qu'aligné sur d'autres dans le très controversé DSM se réclamant de l'objectivité scientifique.

Les laboratoires pharmaceutiques et les compagnies d'assurances aidant, la notion de symptôme s'est ainsi trouvée démantelée et avec elle une psychiatrie d'inspiration freudienne à l'écoute de ce qui pouvait alors se dire de la vérité du sujet.

Le genre est ainsi venu sur le plan sociétal refouler la question du sexe, quand ce n'est pas la désavouer ou la forclore.

Ce qui a conduit à la création de consultations médicales pour « dysphorie de genre » où, au fil des ans, les adolescents se sont faits de plus en plus nombreux. Là où il s'en présentait dix par an, ce fut bientôt dix par mois. Sous l'effet, dirait-on, d'une sorte de « contagion hystérique », cette nouvelle offre fut amenée apparemment à ne plus s'embarrasser de la distinction, essentielle pour les psychanalystes, entre la demande et le désir.

Ce qui a aussi amené des parents avec leur enfant de six/sept ans, telle la « *Petite fille* » du film de Sébastien Lifshitz diffusé à la télévision, à s'orienter vers ces consultations tandis que quelques mois peuvent suffire à des psychanalystes expérimentés pour conduire un enfant à élaborer un fantasme qui, avant tout, appelle à être entendu, reconnu ; et ainsi épargner à l'enfant de faire passer ce fantasme directement dans le réel de son corps avec toutes les conséquences qui peuvent s'ensuivre, bien au-delà de ce dont il peut alors se faire une idée...

Au nom cependant de la « scientificité » et de l'efficacité, la psychanalyse dans le même temps a tendance à être discréditée si ce n'est bannie des institutions soignantes, autrement dit d'un discours dont, de plus en plus, hélas, on ne peut que constater les ravages.

Si la cause du désir dans ce qu'elle a de radical nous voue quelque part à la pulsion de mort, celle-ci, de par la médiation du symbolique gouvernée par la fonction phallique, est appelée à faire un détour – celui dont parle Freud dans *Au-delà du principe de plaisir* par rapport à la mort.

Encore faut-il que le désir puisse se structurer, notamment avec l'Œdipe, et qu'il ne soit pas saturé de jouissance.

Or sous l'effet d'un néo-libéralisme débridé et d'une fonction symbolique dégradée, le désir, aujourd'hui, ne se trouve-t-il pas étouffé ou bien à la dérive ? La jouissance ne trouvant plus à se réguler, les tensions montent, débordent, la violence s'enclenche, assortie d'un discours où il n'est plus question que d'« agresseurs » et d'« agressé(e)s ».

L'usage de la langue, le lexique et la syntaxe se trouvent abrégés, appauvris, homogénéisés, emportés, dirait-on, par le réel et l'imaginaire.

Et lorsque le registre signifiant s'effrite, sa fonction structurante et médiatrice se réduit d'autant ; faisant alors appel à l'immédiateté, au pulsionnel et en fin de compte, dans la répétition, à la pulsion de mort. Rien ne s'oppose plus alors à ce que le sujet ainsi fragilisé en vienne à trouver refuge sous l'égide d'un *leader* dans ce que Freud a nommé la « *massenpsychologie* » ou « psychologie des foules »...

Jusqu'où le réel associé, voire coagulé à l'imaginaire, va-t-il l'emporter sur les effets de la langue dite « naturelle » qui métaphorise en quelque sorte la loi de l'espèce ? Oublier ceci, passer outre, n'est-ce pas s'en tenir à une conception instrumentale et réductrice de la parole et du langage, dans la méconnaissance de leur fonction constitutive pour le désir du sujet dans sa singularité ? Qu'en advient-il lorsque la révolution numérique, l'intelligence artificielle et les technosciences s'y installent, voire tentent de les supplanter ? Nous aurons là à nous reporter aux travaux de Nestor Braunstein, sur ce qu'il a nommé, avant de nous quitter, *Le discours des marchés*.

Nous vivons une époque où, dirait-on, le discours scientifique commence à déployer toutes ses incidences et où les questions d'ordre éthique se posent avec une particulière acuité.

Si en 1966 Lacan considérait que « le sujet de la psychanalyse n'est pas autre chose que celui de la science » – entendons : pas de science sans la psychanalyse et sans doute réciproquement, pas de psychanalyse sans la science... – il précisait à peine quelques années plus tard lors d'une interview à France Culture, en juillet 1973,

comment il voyait alors la fonction de la psychanalyse et, partant, le rôle et la responsabilité des psychanalystes : « L'analyse n'est pas une science », disait-il. « C'est le discours sans lequel le discours de la science n'est pas tenable par l'être qui y a accédé depuis plus de trois siècles !

Le discours de la science a des conséquences irrespirables pour ce qu'on appelle l'humanité. L'analyse, c'est le poumon artificiel grâce à quoi on essaie d'assurer ce qu'il faut trouver de jouissance dans le parler pour que l'histoire continue ».

Au moment où avec ChatGPT se pose la question du franchissement d'un nouveau seuil pour le sujet humain, cette réflexion de Lacan datant déjà d'il y a cinquante ans et conférant à la psychanalyse une fonction rien de moins que vitale, ne saurait qu'encourager les psychanalystes à veiller à ne pas se départir de la boussole de leur désir.

Annick Galbiati

VIII^e Congrès Convergencia

Quelle éthique pour la psychanalyse aujourd'hui ?

Temporalité du passage entre psychothérapie et psychanalyse

Sandrine Malem

*« Ne demande jamais ton chemin à quelqu'un
qui le connaît, car tu ne pourrais pas t'égarer »*

Rabbi Nahman de Bratslav

Nous constatons tous aujourd'hui qu'il devient difficile de mettre en place les conditions d'une analyse selon les modalités « classiques », ce qui ne veut pas dire que les demandes tarissent car l'adresse au « psy » s'est démocratisée à proportion du désarroi et de la solitude des humains pourtant hyperconnectés. Mais notre temps est devenu celui de l'efficacité, de l'objectivation et de la demande d'une cessation rapide des symptômes ou de l'anxiété, demande entretenue par la multiplicité des psychothérapies adossées à l'idéologie du bonheur promue par la société de consommation.

Cette visée utilitariste se heurte toutefois à la nature paradoxale du symptôme comme noyau de vérité auquel le sujet tient comme à la prunelle de ses yeux, même s'il en pâtit, le symptôme étant là, comme le dit Lacan, pour faire reconnaître un désir (ou, plus freudiennement, comme formation de compromis entre un désir et sa défense). Prétendre le guérir ne mène à rien si ce n'est à pire, car le désir en souffrance reste là et surenchérit d'une façon ou d'une autre.

Qu'est-ce qui distingue la psychanalyse et à quoi tient-elle dans ses modalités ? Le divan 3 fois par semaine est-il indispensable pour qu'un travail analytique ait lieu ? Je ne le crois pas. Mais il faut aujourd'hui davantage de temps pour déplier les coordonnées d'une demande, ouvrir l'attention de celui qui vient aux connotations de sa parole et au poids singulier des mots, avant de l'envisager. Un temps de soutien actif lors d'une situation critique de la vie qui permettra ultérieurement au sujet de porter son interrogation au-delà de la crise peut parfois être nécessaire. Il y a aussi à prendre en compte la situation matérielle précaire de ceux qui s'adressent à nous, notamment les jeunes, sans dénier pour autant la valeur de leur parole à travers la mise nécessaire. Le pari est des deux côtés et on ne sait jamais à l'avance.

Ce temps préalable, qui peut être long, est néanmoins analytique s'il a pour visée non la guérison du symptôme et la réponse à la demande manifeste, mais l'ouverture de l'inconscient et l'effet sujet qui peut s'en produire. Il est évident que si cette ouverture ne se fait pas et si celui qui vient reste frustré de l'absence de réponse à sa demande de conseil ou de recettes pour aller mieux, s'il ne peut accepter le moindre écart par rapport à son dire, le moindre point d'interrogation,

et s'il ne parvient pas à s'entendre lui-même, il s'en ira. C'est le statut de la parole qui doit changer pour passer de la soumission au discours du maître et aux signifiants-maîtres d'un quelconque thérapeute ou gourou, ou de la simple conversation amicale sans dissymétrie, à une parole analysante entamée par l'écoute de son écho dans l'analyste. Comme le formule François Perrier ¹, pour l'analyste : « Il ne s'agit pas de réponse mais de renvoi (...) renvoyer l'écho signifiant de la question telle est la fonction de la relance afin que l'autre que l'on est ne soit pas fonctionnaire d'une fonction de verrou pour la porte ouverte de la question posée. »

Ne pourrait-on pas dire que lorsque cette ouverture à l'altérité en soi se produit, les conditions **éthiques** d'une analyse sont mises en place, quelles que soient les modalités des séances ?

Au-delà des règles déontologiques évidentes, du respect de la règle fondamentale ou de celle des séances manquées, le rôle de l'analyste est de permettre à l'analysant un premier repérage de quelque chose dans sa parole qui va éclairer autrement sa plainte dans le présent. Cela peut être infime : une connexion inattendue qui se révèle entre des mots ou des situations, un jeu de mots, un lapsus, une découverte fortuite qui déclenche la surprise et un certain enthousiasme pour les formations de l'inconscient. Une exigence de vérité et d'authenticité, au-delà du souci de l'image de soi, va alors se faire jour, liée à cette dimension éthique. L'analysant réalise que sa parole n'est pas vide, qu'il en dit plus que ce qu'il croyait dire, et savoir, au départ. Il se sent alors plus engagé dans et par sa parole, aimantée par ce savoir insu entraperçu, hors toute suggestion. Ce franchissement subjectif rend alors possible le « passage au divan » car l'analysant, devenu sensible à la résonance de ses propres mots, aura moins besoin de l'accrochage au regard de l'analyste.

Cette ouverture de l'inconscient devra être maintenue par la suite en cultivant un certain suspens et un écart d'entendement permettant la relance de la parole. Elle n'est pas constante dans le temps d'une analyse, mais quand elle s'est produite une première fois, le transfert se met en place car la demande initiale se déplace et se saisit elle-même comme énigme, quête d'autre chose. Un changement de discours s'est produit, dont Lacan dit que l'amour est son signe, soit l'amour de transfert.

Avec les 4 discours, Lacan a essayé d'articuler, en s'appuyant sur la logique mathématique, la structure de ce qui conditionne les énonciations des *parlêtres*, articulant ainsi le sujet individuel au collectif. Traduit très sommairement dans cette écriture, on pourrait lire l'entrée en analyse comme un passage à partir de différentes positions, par exemple :

- Du **discours du maître**, où celui qui parle cherche à obtenir un savoir pour l'utiliser et restaurer sa maîtrise. Il se présente sans inconscient, agent d'un discours impérieux (S1) qui met celui à qui il s'adresse au travail pour produire un savoir (S2) lui permettant de supprimer la faille qu'il ressent ou ce qui lui manque (a). Il n'est pas divisé et ne peut encore subjectiver ce qui lui arrive. La place de la vérité, méconnue, est en attente

¹ François Perrier, *La Chaussée d'Antin*, Albin Michel, 1994.

- ($\$$). Pour passer à un autre discours, il suffit que celui à qui il s'adresse s'abstienne de répondre à la demande.
- Du **discours de l'hystérique**, où celui qui parle se présente comme dominé par ses symptômes ($\$$) et l'autre à qui il s'adresse, supposé savoir quoi faire (S1), est là encore mis au travail à sa place. Il en est attendu la production de conseils ou ligne de conduite pour guérir le symptôme : (S2). Toutefois, le double statut du symptôme, entre désir et vérité qui ne peut se dire autrement, permet d'écrire en position de vérité l'objet a, comme cause du désir.
 - En travaillant à mettre au travail celui qui parle comme sujet de ses symptômes, le savoir produit est d'une autre nature que celui qui était attendu et c'est l'analysant qui le produit, même s'il ignore encore en être le dépositaire. S'instaure alors le **discours analytique** où c'est le sujet divisé qui est en position de travail ($\$$). L'agent du discours, ce qui le met à cette place, est une question sur son désir et ce qui le cause (a). Des signifiants primordiaux singuliers sont alors produits (S1). Ce nouveau discours est soutenu par le savoir inconscient (S2) en position de vérité.

Lacan a ajouté plus tardivement à ces 4 discours le discours capitaliste et a également fait référence à un 6^e discours² : le discours « pesteux » ou « post-capitaliste », que Nestor Braunstein appelle le « discours des marchés³ », fondé sur les technosciences et dont l'agent est le servomécanisme (objet, dispositif ou substance que l'on croit contrôler mais qui nous contrôle). Pour ce dernier, ce discours s'écrirait de la même façon que le discours du psychanalyste, à ceci près que l'agent, le servomécanisme, semblant d'objet a, est dans un rapport d'adresse purement utilitaire et instrumental au sujet. Il sert le mirage de la satisfaction de toutes les demandes et produit de faux S1, des identifications collectives « à la mode » en substitut du NdP, effaçant les différences (on pense aux transgenres), niant le manque et la castration. Là où le discours du psychanalyste place le désir en son centre, effet de la perte, et pousse à la production de S1 dans le champ du symbolique, produisant de la singularité et de l'invention.

Même s'ils partagent la même structure, la fonction de ces deux discours s'oppose radicalement, tout comme Lacan laissait entendre que le discours du psychanalyste était l'antidote au discours capitaliste et à ce qu'il peut engendrer d'aliénation, l'envers du discours du maître. Raison de plus pour ne pas céder sur notre désir de soutenir encore sa place dans le monde vivant des *parlêtres* qui ne sont ni des robots ni des images. Là serait notre éthique.

Sandrine Malem, Paris, mars 2023.

² Dans son intervention à l'université de Milan, le 12 mai 72.

³ In *Malaise dans la culture technologique – L'inconscient, la technique et le discours capitaliste*, Ed. Le bord de l'eau, 2014 – Traduit de l'espagnol : *El inconsciente, la técnica y el discurso capitalista*.